

L'OCÉAN INDIEN DANS L'ANTIQUITÉ: SCIENCE, COMMERCE ET GÉOPOLITIQUE

DIDIER MARCOTTE is Professor of ancient Greek at the University of Reims, and senior member of the Institut universitaire de France.

RÉSUMÉ. Cette contribution représente une analyse très approfondie de textes antiques grecs et latins sur la culture, l'économie et la géopolitique de l'océan Indien du VI^e siècle av. J.-C. au VI^e siècle ap. J.-C. Elle témoigne de la connaissance considérable des écrivains classiques sur les peuples de la Corne de l'Afrique, de la péninsule arabique, de l'Inde et du Sri Lanka. Ce savoir s'explique principalement par le commerce florissant existant entre les peuples de Méditerranée et ceux de l'océan Indien, comme l'attestent largement les fouilles archéologiques dans ces régions.

ABSTRACT. This contribution is a wide-ranging examination of ancient Greek and Latin texts about the culture, economy and geopolitics of the Indian Ocean from the 6th century BC to the 6th century AD. It shows that Classical writers had considerable knowledge of the peoples of the Horn of Africa, the Arabian peninsula, India and Sri Lanka, much of it derived ultimately from the flourishing trade between the Mediterranean peoples and those of the Indian Ocean, which is being richly documented by archaeological excavations in both regions.



On peut étudier l'océan Indien comme un système. C'est le regard qu'adopte notamment l'historien Philippe Beaujard, qui considère, sur la très longue durée, le phénomène de la constitution de systèmes-mondes dont l'océan a été le carrefour¹. Le processus a trouvé un culmen à la fin du moyen âge, avant même l'arrivée des Portugais, mais la globalisation dont on peut observer les effets au temps des Grandes Découvertes à l'échelle de l'océan Indien n'a finalement été que le résultat d'un long processus, engagé depuis l'Antiquité. C'est sur les premières étapes de ce processus qu'on voudrait insister ici, pour en éclairer le contexte géopolitique².

¹ BEAUJARD P., *Les mondes de l'océan Indien*, Paris: Armand Colin (2012).

² Les quelques réflexions qu'on trouvera ici prolongent et développent une analyse que j'ai proposée dans 'Géopolitique de l'océan Indien au début de l'Empire', *Geographia Antiqua*, 20-21 (2011-12), 3-24.

L'OCÉAN INDIEN, DES PERSES AUX GRECS: ENJEUX HÉGÉMONIQUES

S'il est permis d'envisager l'océan comme un tout dans l'Antiquité, c'est parce que les Grecs avaient, pour le désigner, une appellation générique : dès l'époque d'Hérodote, ils le nommaient « mer Érythrée », *Erythra thalassa*, c'est-à-dire littéralement « mer Rouge », une formule qui peut nous sembler ambiguë. Ils recouvraient avec ce nom un ensemble d'entités maritimes plus limitées, comme le golfe Arabique (*Arabikos kolpos*), qui correspondait pour eux à notre mer Rouge actuelle, ou la mer Indienne (*Indikon pelagos*), qui désignait l'espace compris entre la péninsule Arabique et les côtes occidentales de l'Inde, c'est-à-dire notre mer d'Oman. Naturellement, ils ne connaissaient de l'océan Indien qu'une partie limitée : à la fin du II^e siècle de notre ère, à l'époque du géographe Claude Ptolémée, quand l'horizon du monde connu a atteint sa plus grande extension, il ne dépassait pas, vers le sud-ouest, les confins de la Tanzanie et du Mozambique et il s'arrêtait, vers le nord-est, à la presqu'île de Malacca³. Mais il est remarquable que cet espace ouvert, caractérisé par une morphologie côtière très diversifiée, ait reçu une dénomination d'ensemble, au même titre que la Méditerranée et alors même que ses contours ne se laissaient pas dessiner en direction du midi et de l'orient.

Longtemps, pour les Grecs, il n'y avait eu qu'une mer et un océan, et la mer en question, la Méditerranée, n'avait été tenue par eux que comme un grand golfe de la ceinture océanique, comparable en cela au golfe Arabique ou au golfe Persique, mais un golfe au statut particulier, malgré tout, puisque c'est lui qui servait à définir ce que les Grecs appelaient l'œcoumène, c'est-à-dire la « terre habitée », faite des trois continents enserrant la mer intérieure. Cette vision du monde et des espaces maritimes a commencé à changer avec la formation de la puissance achéménide. C'est en effet avec Darius I^{er} (roi de 520 à 486), à la fin du VI^e siècle, que les Perses atteignent leur pleine expansion territoriale et affirment leur hégémonie de l'Indus au Nil. Ni l'Inde, à l'exception de la province du Sindh conquise par Darius, ni l'Éthiopie, convoitée par son prédécesseur Cambyse, n'ont jamais fait partie de leur empire, mais ces deux régions étaient considérées comme les bornes méridionales du monde connu vers l'ouest et vers l'est et marquaient symboliquement, sur l'un et l'autre flanc de l'océan Indien, les limites des prétentions territoriales des souverains achéménides. En conséquence, ceux-ci se sont servis des deux noms pour désigner l'empire dans toute son étendue⁴. C'est ce qui apparaît, par exemple, dans les inscriptions de Persépolis et de Hamadān, deux des capitales royales, où Darius dit régner « depuis les Scythes

³ Ptolémée dresse un état du monde connu dans les prolégomènes de sa *Géographie*, où l'océan Indien occupe une place clé ; voir, de ces chapitres, la traduction commentée de BERGGREN J.L. et JONES A., *Ptolemy's Geography. An Annotated Translation of the Theoretical Chapters*, Princeton-Oxford: Princeton University Press (2000).

⁴ Sur la représentation royale d'un empire perse défini d'abord dans ses frontières, voir BRIANT P., *Histoire de l'empire perse. De Cyrus à Alexandre*, Paris: Fayard (1996), pp. 188-196.

jusqu'à l'Éthiopie et depuis l'Inde jusqu'à la Lydie »⁵, ou dans l'*Ancien Testament*, qui fait aller le royaume d'Assuérus (Xerxès I^{er}) de l'Inde à l'Éthiopie (*Esther* 8, 9). Par cette façon de parler, les rois perses consacraient en réalité l'océan Indien comme l'espace le long duquel se déployait leur puissance ; ils lui donnaient, de ce fait, une individualité.

C'est l'idée que rend aussi le tableau du monde dressé par Hérodote dans son récit des campagnes de Darius contre les Scythes d'Europe, quand l'impérialisme perse s'affirme sur les trois continents et acquiert ainsi une dimension universelle. L'historien admet que la connaissance de l'Asie aurait avancé notablement grâce aux initiatives du roi ; entre autres faits décisifs aux progrès de la géographie sous ce règne, il rapporte (IV, 44) l'expédition commandée par Darius à un marin grec, nommé Scylax, depuis l'embouchure de l'Indus vers le golfe Arabique et l'Égypte. Au terme de ce périple, dit l'historien, « Darius soumit les Indiens et put *pratiquer* la mer Érythrée. C'est ainsi, ajoute-t-il dans la foulée, que [...] l'Asie a été reconnue dans son ensemble comme présentant des traits semblables à la Libye. » On reviendra plus loin sur la deuxième proposition et ses implications scientifiques. La première suggère un lien direct, d'une part entre l'expédition navale lancée par Darius et sa conquête du Sindh et, de l'autre, entre cette même expédition et la pratique effective de la mer Érythrée qu'aurait pu en retirer le roi. Sous le constat d'Hérodote, il faut en réalité voir la manifestation du fait que la maîtrise de la mer Érythrée correspondait, pour le roi perse, à son hégémonie sur l'ensemble des pays qui l'encadraient, en tout cas à une hégémonie revendiquée. Les formules par lesquelles l'empire est désigné dans les inscriptions achéménides ou dans l'*Ancien Testament* expriment aussi, à leur manière, cet état de choses ; elles traduisent le fait que l'océan, loin d'être un facteur d'éloignement entre elles des régions les plus lointaines de l'empire, scellait géographiquement l'unité de celui-ci.

Comme on l'a dit, le nom de mer Érythrée, donné de façon générique à l'océan Indien, est en soi l'expression de l'appartenance à un même ensemble des golfes et des mers qui le forment. Des littoraux de Malabar et du Gujarat, d'un côté, à la Corne de l'Afrique, de l'autre, l'observation de la disparité des paysages, de la variété des littoraux et de la diversité des sociétés humaines aurait pu l'emporter sur la perception des facteurs d'unité. Or, à propos du périple de Scylax de l'Indus au Nil, Hérodote conclut au contraire qu'il a fait apparaître des « traits de ressemblance » (en grec *homoia*) entre l'Asie et la Libye, c'est-à-dire l'Afrique des modernes, sans en dire davantage sur la nature de ces traits, comme s'ils allaient de soi. Sans mal, ses lecteurs pouvaient en identifier quelques-uns dans la géographie physique, le climat, le peuplement humain ou la faune : sur l'un et l'autre continent, des étendues désertiques immenses, à côté de régions copieusement irriguées par des cours d'eau puissants ; de part et d'autre de la mer,

⁵ Voir p. ex. l'inscription de Darius à Hamadān (anc. Ecbatane), DHA (SCHMITT R., (éd.), *Die altpersischen Inschriften der Achaimeniden*, Wiesbaden: Reichert Verlag (2009), pp. 98-99), traduite et brièvement commentée par LECOQ P., *Les inscriptions de la Perse achéménide*, Paris: Gallimard (1997), pp. 218-219.

le même signalement de populations noires et de grands mammifères terrestres, comme l'éléphant; la commune présence de crocodiles dans l'Indus et dans le Nil (Hérodote, IV, 44, 1), deux fleuves dont l'embouchure présente d'ailleurs une même morphologie deltaïque. En considérant ces éléments, on pourrait dire aussi que la mer Érythrée contribuait à faire apparaître l'unité *climatique* des régions australes.

Le monde tel que le décrit Hérodote est centré sur la Perse ; c'est depuis la Perse qu'il en montre les articulations majeures et qu'il en définit l'axe principal, tracé par lui entre la mer Érythrée et le Pont-Euxin, notre mer Noire (IV, 37). Conformément à l'idée, commune aux Grecs, selon laquelle la mer dessine les terres, il distingue les principales péninsules qui forment le Sud de l'œcoumène, l'Arabie étant tenue pour la plus méridionale d'entre elles, celle dont le contournement était réputé impossible en raison de la chaleur écrasante qui l'enveloppait. Entre les deux péninsules du Couchant, l'Europe et la Libye, la Méditerranée fonctionne dans ce schéma comme une « mer septentrionale » (IV, 42, 2), tandis que la mer Érythrée, en direction du sud, permet d'organiser sur la carte l'espace compris entre le couloir nilotique et les confins du monde indien.

Dans ses grandes lignes, la représentation de l'océan Indien qu'offre Hérodote a servi de modèle aux historiens et naturalistes qui ont accompagné les armées macédoniennes. C'est le cas en particulier avec Néarque de Crète, qui a reçu d'Alexandre, en 325 avant J.-C., la mission d'explorer les rivages de la mer Érythrée depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'au fond du golfe Persique et de réaliser ensuite, dans la région de Suse, l'amalgame avec l'armée de terre⁶. Dans la relation qu'il a rédigée à la demande du roi et dont Arrien de Nicomédie a gardé la substance, Néarque propose un tableau du monde indien qui est directement marqué par le cadre hérodotéen ; il applique notamment à la description de l'Indus et du climat indien les traits qu'Hérodote prêtait au Nil et à la géographie physique de l'Égypte, comme si l'hypothèse de l'unité du Sud dont on a fait état plus haut appelait naturellement ce type de transfert. Le journal de sa navigation de l'Indus à l'Euphrate a la forme et l'objectif d'un périple. S'il a un contenu hautement scientifique par la nouveauté des informations qu'il délivre de première main, notamment en matière ethnographique, il faut aussi l'interpréter comme un mémoire à caractère politique, destiné à rendre compte au souverain d'une inspection menée le long des limites méridionales du futur empire macédonien d'Asie, celui-ci trouvant dans la mer Érythrée la même frontière qu'au temps des Perses. Dans son intention même, le rapport en question s'inspirait sans doute du précédent de Scylax et l'on peut admettre qu'Alexandre cherchait aussi, dans la même perspective, à se présenter comme le successeur légitime de Darius.

⁶ Le récit en a été conservé par Arrien de Nicomédie, dans le livre VIII de son *Anabase*, intitulé *Inde* ; voir la traduction de SAVINEL P., *Arrien. Histoire d'Alexandre*, Paris: Les Éditions de Minuit (1984). Sur Néarque et la réception moderne de son périple, voir aussi BRIANT P., *Alexandre des Lumières. Fragments d'histoire européenne*, Paris: Gallimard (2012), pp. 190–195.

L'OCÉAN INDIEN : ENJEUX SCIENTIFIQUES
ET POLITIQUES À ALEXANDRIE

D'autres compagnons d'Alexandre se sont attachés à reconnaître des traits d'apparemment naturels entre les différents pays riverains de l'océan. Ainsi dans la végétation : Onésicrite, qui avait reçu le commandement d'un des navires de la flotte macédonienne, emmenée par Néarque, constatait par exemple que le Sud de l'Inde produisait de la cannelle (ou cinnamome), du nard (une espèce de valériane à usage cosmétique) et d'autres parfums qu'on pouvait trouver aussi en Arabie et en Éthiopie, un fait qu'il mettait en relation avec une même situation en latitude (Strabon, XV, 1, 22), tout en reconnaissant qu'une même exposition au soleil n'entraînait pas nécessairement une même hygrométrie dans ces différentes contrées. Il prêtait aussi aux eaux du Nil et des fleuves de l'Inde de mêmes propriétés fertilisantes (*ibid.*) et admettait que la fécondité des femmes, dans les pays traversés par ces fleuves, présentait les mêmes caractéristiques, qu'il était tenté d'expliquer par des propriétés comparables de l'air, de la terre et de l'eau de part et d'autre de la mer Érythrée, toutes notions liées à celle du climat, et donc significatives, elles aussi, de la latitude des lieux concernés. Enfin, sans y avoir abordé lui-même, il signalait pour la première fois l'île de Taprobane, l'actuelle Sri Lanka (voir Encadré), à laquelle il donnait une taille prodigieuse et qu'il estimait tendre vers l'Éthiopie (Aristote, *De mundo*, 393 b 11–16).

C'est Ératosthène qui, le premier, au III^e siècle avant notre ère, a mis en système les indications des historiens d'Alexandre et compris l'interprétation cartographique qu'on pouvait en donner. Sur la base de leurs observations, il a organisé autour de l'océan Indien la carte du Sud-Est des terres habitées et placé Taprobane en face de la Corne de l'Afrique, appelée aussi Pays de la Cannelle⁷. En donnant ensuite une description géométrique des masses continentales situées de l'Inde à l'Arabie, il a fixé, pour plusieurs siècles, un cadre cartographique qui servira de référence jusqu'aux deux premiers siècles de l'Empire romain. Dans l'un des angles de cette mappemonde nouvelle, Taprobane formera pour longtemps une des deux bornes océaniques de l'œcoumène, l'autre étant, vers le nord-ouest, les îles Britanniques.

Le plus ancien traité qui envisage l'océan Indien comme un tout, d'une manière monographique, se situe dans le sillage des travaux d'Ératosthène. On le doit à l'historien Agatharchide de Cnide, qui était actif à Alexandrie dans les milieux de la chancellerie royale au milieu du II^e siècle avant J.-C. Sous le titre *Sur la mer Érythrée*, son objet dépassait largement l'aire maritime et embrassait en cinq livres une géographie et une ethnographie de toutes les régions australes, de notre mer Rouge et de la Corne de l'Afrique, à l'ouest, jusqu'à la péninsule Indienne, à l'est, la mer y jouant, comme dans la pensée grecque en général, le rôle de principe

⁷ Les principes de la construction de la carte par Ératosthène sont décrits, textes traduits à l'appui, par AUJAC G., *Ératosthène de Cyrène, le pionnier de la géographie*, Paris: CTHS (2001) ; sur la mise en système, par le même, des observations ethnographiques, physiques et naturalistes des voyageurs, voir aussi GEUS K., *Eratosthenes von Kyrene*, Munich: C.H. Beck (2002), pp. 278–284.

organisateur de l'espace⁸. Ce qui reste de cette œuvre, originale et novatrice dans son ambition, montre que les sociétés méridionales y étaient étudiées sous l'angle de la comparaison entre elles et dans leur relation au milieu physique. L'auteur identifiait en effet différents types humains caractéristiques de l'océan Indien, comme les Mangeurs-de-poisson (ou Ichtyophages) et les Troglodytes, dont le mode de vie était dicté selon lui par des contraintes environnementales rigoureuses et traduisait la simplicité d'une humanité primitive, pour laquelle lui-même éprouvait une sympathie vraie. Le dépouillement de ces populations était aussi mis en contraste avec une autre particularité du Sud, la richesse des pays producteurs de biens de luxe, encens, myrrhe, cannelle et autres aromates, dont les Arabes Sabéens, entre autres, faisaient commerce. L'auteur mettait enfin en évidence les menaces que les impérialismes du moment, celui des Lagides ou de Rome, faisaient peser sur ces sociétés, pauvres ou fortunées, restées jusque là à l'écart des voies de circulation méditerranéennes et, de ce fait, négligées par la tradition historique⁹.

On doit se poser la question de l'intérêt que pouvait susciter, à Alexandrie, une étude d'ensemble consacrée à l'océan Indien. À l'époque où Agatharchide écrivait, les Lagides venaient de reprendre le contrôle de la Thébaïde, région de Haute-Égypte qui avait fait sécession pendant deux décennies (206–186). Or, Koptos (actuelle Quft), sa capitale, située sur la boucle du Nil la plus proche de la côte, commandait une des voies principales vers la mer Rouge, qui mettait le port de Béréniké, un des débouchés maritimes du commerce égyptien, à douze jours de route de là (Pline, *HN* VI, 103)¹⁰. Dès le milieu du II^e siècle, elle était devenue, grâce à cette liaison caravanière, un centre actif dans les échanges avec l'océan Indien, à tel point que le stratège placé à la tête de son administration avait reçu, dans ses attributions, une compétence « sur la mer Érythrée », confirmée dans sa titulature officielle¹¹. Comme les comptoirs de la mer Rouge étaient, pour les Ptolémées, les portes du trafic vers la Corne de l'Afrique, l'Arabie et l'Inde, on peut penser que la récupération de la Thébaïde, avec les perspectives de développement qu'elle laissait entrevoir en direction du sud et de l'est, offrait également au milieu alexandrin l'occasion de poser désormais en termes macroéconomiques et géopolitiques le problème de la connaissance et de la représentation de l'océan Indien.

Ce courant d'intérêt pour la zone entière que manifeste l'œuvre d'Agatharchide a précédé de peu la compréhension du phénomène de la mousson, dans les années 115–111 avant notre ère, par le marin Eudoxos de Cyzique, dont les aventures

⁸ Les fragments ont été traduits et commentés par BURSTEIN S.M., *Agatharchides of Cnidus. On the Erythraean Sea*, Londres: The Hakluyt Society (1989).

⁹ Sur le programme historique et éthique de ce traité et sur la place qu'il réservait aux sociétés du Sud, voir MARCOTTE D., 'Structure et caractère de l'œuvre historique d'Agatharchide', *Historia* 50 (2001), pp. 385–435.

¹⁰ Sur l'importance du site de Béréniké à la lumière des données récentes de l'archéologie, voir SIDEBOTHAM S.E., *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, Berkeley–Los Angeles–Londres: University of California Press (2011).

¹¹ Voir par exemple l'inscription de Philae (île du Nil en amont d'Assouan, à la frontière sud de la Thébaïde), I, 53 (acte d'adoration, 62 avant J.-C.): « Callimachos [...] stratège et épistratège et thébarque, compétent sur la mer Indienne et Érythrée ».

sont rapportées par le géographe Strabon (II, 3, 4-5)¹². L'utilisation des vents saisonniers qui en résulta sous les derniers Ptolémées permit à ceux-ci d'éviter la navigation côtière que contrôlaient étroitement les Arabes de la côte d'Aden et de réduire sensiblement, de ce fait, la durée du voyage du Nil à l'Indus ou à la côte de Malabar, ramenée à trois mois¹³. L'inauguration des voies de haute mer a donné lieu à une croissance considérable des relations entre l'espace méditerranéen et le monde indien, dont les textes et l'archéologie témoignent conjointement pour les deux premiers siècles de l'Empire romain¹⁴; elle a aussi donné aux marchands un rôle moteur dans la reconnaissance de routes et d'horizons nouveaux et déterminé ensuite une transformation radicale de l'image de l'océan Indien héritée de l'époque perse et macédonienne. Dans ce processus, la découverte fortuite de Taprobane, au milieu du premier siècle de notre ère, a été une étape décisive, dans la mesure où elle entraînait, au cours des décennies suivantes, l'exploration du golfe du Bengale et l'ouverture de routes maritimes vers la Chine. Dans le monde nouveau dont ces événements ont fait apparaître les contours, le sous-continent indien devenait une charnière, de limite orientale qu'il avait été jusque là. C'est la carte de Claude Ptolémée, vers 160-180 de notre ère, qui devait fixer cette place nouvelle de l'Inde sur la mappemonde et enregistrer le changement de dénomination qu'elle induisait pour l'océan qui la baigne. Comme on sait, Ptolémée a donné à cet océan une forme particulière, en le refermant sur lui-même à l'instar de la Méditerranée. Cette figure de mer close, dont les Portugais ont montré l'inconséquence, répondait à un choix théorique qui reste pour nous assez obscur, mais, par son caractère radical et par l'analogie qu'elle mettait en œuvre, elle traduisait bien le fait que l'océan Indien pouvait être pensé comme un corps organique, aux contours littéralement définis. Les routes qui le traversaient et les produits qui s'y échangeaient en avaient confirmé la vocation de marché mondialisé.

L'OCÉAN INDIEN : CIRCULATIONS ANTIQUES

Le témoin emblématique de cette mondialisation du commerce dont l'océan Indien a été le théâtre à date impériale romaine est le *Périple de la mer Érythrée*. Il s'agit d'un mémoire nautique attribuable à un Méditerranéen, sans doute un Grec d'Égypte, qu'on peut dater du I^{er} siècle de notre ère et qui est, dans

¹² Le récit apparaît dans les prolégomènes théoriques, au travers de la version qu'en avait donnée le philosophe Poséidonios d'Apamée, ce qui traduit bien les implications que l'expérience d'Eudoxos avait pour le développement de la science des mers ; voir ROUGÉ J., 'La navigation en mer Érythrée dans l'Antiquité', in *L'Arabie et ses mers bordières*, ed. J.-F. SALLES, Lyon: Maison de l'Orient (1988), pp. 59-74 (pp. 68-69).

¹³ Sur le calendrier conseillé et la durée du voyage de l'Égypte à l'Inde et retour, voir Plinie, *HN* VI, 104-106.

¹⁴ On mettra en relation le témoignage de Strabon, II, 5, 12, avec les données littéraires, documentaires et archéologiques réunies et discutées par PARKER G., *The Making of Roman India*, Cambridge: Cambridge University Press (2008), pp. 171-183.

notre documentation, le plus ancien ouvrage à embrasser la totalité des côtes qui s'étirent de l'actuel golfe de Suez aux parages de Dar es-Salam et au golfe du Bengale¹⁵. Il est aussi le premier à signaler la côte des Swahili et la plaine du Mékong et à désigner la Chine par son nom moderne, tiré de celui de la dynastie Qin. C'est également un texte unique par son statut et sa finalité. Il résulte manifestement d'une expérience directe de la zone et des acteurs du négoce et montre une attention particulière aux conditions dans lesquelles, d'une région à l'autre, les échanges se déroulent. Son information peut être de nature politique, quand il s'attache à définir le régime de tel ou tel État ou la tutelle sous laquelle travaillent les marchands de l'endroit ; elle peut être financière, quand il traite de l'appréciation relative des valeurs monétaires entre la Corne de l'Afrique et le Sud de l'Inde (chap. 8, 49, 56) ; elle est surtout économique, quand il évoque la circulation des métaux, des bois précieux, de l'encens, des perles, des cosmétiques, des pièces de vaisselle, des textiles, des épices, ou autres biens de consommation, souvent associés au luxe, souvent aussi désignés par une dénomination locale. Pour chaque lieu, précisément, il détermine les produits échangés, montrant ainsi un monde en mouvement, où le vin importé d'Italie ou de Syrie croise, dans le Madhya Pradesh, la myrrhe et l'onyx destinés à l'export (chap. 49). Les références au calendrier sont aussi régulières, comme si on avait affaire à un vade-mecum à l'usage du négociant en partance.

L'auteur ne montre pas une grande sensibilité aux questions strictement géographiques ou historiques, mais il est conscient des enjeux géostratégiques auxquels la navigation dans l'océan Indien a été soumise sur la durée. Ainsi, à propos de la ville d'Aden, dénommée anciennement Arabia, il a les mots (chap. 26) : « Jadis elle fut appelée Eudaimon (« l'Heureuse »), à l'époque où on n'allait pas encore directement d'Inde en Égypte et qu'on ne s'aventurait pas depuis l'Égypte à pousser plus avant, mais qu'on faisait route jusqu'à elle. Elle tirait de ce fait des bénéfices des cargaisons qui lui arrivaient des deux côtés. » Il mesure aussi l'impact de la connaissance du régime des moussons sur l'organisation de la course et sait que la tradition en rapporte le mérite à un marin ancien, qu'il nomme Hippalos, non pas Eudoxos (chap. 57) : « Tout le périple depuis Kané (act. Husn al-Ghurab) et Arabia Eudaimon (act Aden), les anciens l'effectuaient par cabotage avec des embarcations plus petites. Le premier, le capitaine Hippalos, après avoir repéré la situation des ports et la configuration de la mer, découvre la voie hauturière. »

Comme le confirme le *Périple*, les épices, les résines aromatiques, les perles, les écailles de tortue et la soie ont concentré une bonne part de l'effort des marchands et concouru d'ailleurs, pour les Grecs et les Romains, à faire la

¹⁵ On en a une traduction commentée chez Casson L., *The Periplus of Maris Erythraei. Text with Introduction, Translation, and Commentary*, Princeton: Princeton University Press (1989); sur le *Périple*, voir aussi les études réunies par Boussac M.-F., Salles J.-F. et Yon J.-B. (eds), *Autour du Périple de la mer Érythrée*, Lyon: Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 'TOPOI Suppl. 11' (2012).

spécificité de l'océan Indien, – on pourrait même dire son identité¹⁶. Le trafic de ces produits vers la Mésopotamie, la mer Rouge et l'espace méditerranéen, notamment celui de la cannelle et de l'encens, avait commencé de bonne heure, sans doute dès l'époque protohistorique¹⁷, pour se développer à date achéménide et macédonienne. Longtemps, comme on le comprend notamment à lire les références du *Périple* à Aden, le contournement de la péninsule Arabique a constitué un défi technique, qui a fait la fortune des intermédiaires locaux, de Petra et de Gerrha jusqu'à l'Hadramaout¹⁸. Dans la domination du monde oriental à laquelle il aspirait, l'Arabie est restée pour Alexandre le Grand un obstacle insurmontable, malgré les quatre tentatives de circumnavigation qu'on prête à ses marins¹⁹. Avec le règne d'Auguste, en revanche, le développement des voies maritimes, auquel Strabon dit avoir assisté lui-même (II, 5, 12), et le contrôle des routes caravanières par les rois nabatéens amis de Rome ont créé les conditions d'un trafic plus fluide autour de la péninsule²⁰. De ce fait, les relations ont pu s'intensifier entre la Méditerranée et l'océan Indien et connaître ainsi, pendant deux siècles, une période de croissance continue, dont le *Périple* et la *Géographie* de Ptolémée sont restés pour nous des témoins éloquentes ; cette dynamique a finalement contribué à mettre en place, à l'échelle de l'œcoumène, un réseau dont Alexandrie, posée à l'intersection des deux mers, allait devenir le centre.

TROIS LIEUX DE L'OCÉAN : SOCOTRA, HARMOZIA, TAPROBANE

Pour les navires qui viennent de l'Inde comme pour ceux qui sortent du golfe d'Aden, l'île de Socotra est un amer notoire. Dans l'Antiquité, sous le nom d'île de Dioscoridès, elle était aussi, depuis la période hellénistique, un lieu où se rencontraient les marchands de tout l'arc septentrional de l'océan, un comptoir assez vaste, en somme, puisqu'après Madagascar, elle est la plus grande île de l'océan Indien dans sa partie occidentale, avec une superficie d'environ 3600 km². Elle se situe à près de 240 km à l'est-nord-est du Ras Asir, ou cap Guardafui, que les Grecs appelaient cap des Aromates, et à 300 km environ au

¹⁶ L'étude la plus complète sur la circulation des épices dans l'océan Indien est celle de DE ROMANIS F., *Cassia, cinnamomo, ossidiana. Uomini e merci tra Oceano Indiano e Mediterraneo*, Rome: L'Erma di Bretschneider (1996), réimpression 2006.

¹⁷ Cf. KARTTUNEN K., *India in Early Greek Literature*, Helsinki: Finnish Oriental Society (1989), pp. 11–15.

¹⁸ Sur ce problème, voir SALLES, 'La circumnavigation de l'Arabie dans l'Antiquité classique', in *L'Arabie et ses mers bordières*, op. cit., pp. 75–102.

¹⁹ Sur ces tentatives, voir Arrien, *Anabase*, VII, 20, 7–8 ; Théophraste, *Recherches sur les plantes*, IX, 4, 3–5 ; sur leurs conséquences scientifiques, voir AMIGUES S., *Études de botanique antique*, Paris: 'Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 25' (2002), pp. 57–62.

²⁰ La campagne du préfet d'Égypte Aelius Gallus contre les royaumes sud-arabiques, en 26–25 avant J.-C., devait avoir pour but de contrôler aussi la production de l'encens ; sur cet épisode et sa signification géostratégique, voir SARTRE M., *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique*, Paris: Fayard (2001), pp. 488–494.

sud-sud-est du Ras Fartak, l'ancien cap Syagros, qui constitue la saillie la plus prononcée de l'Hadramaout et d'où s'élançaient les vaisseaux vers l'Inde (Pline, *HN* VI, 100). Dans un secteur où les précipitations sont rares, elle avait l'avantage d'offrir de l'eau douce en quantité, comme le signale le *Périple de la mer Érythrée* (chap. 30). Celui-ci mentionne aussi des cours d'eau peuplés de crocodiles et la présence de lézards de grande taille, sans doute des varans²¹, toutes espèces qui ont disparu de l'île sous l'action conjuguée de l'homme et des changements climatiques. Socotra ne pouvait produire elle-même le vin et l'huile nécessaires aux Grecs qui s'y étaient établis pour le négoce dès la fin du III^e siècle avant J.-C., sous le règne de Ptolémée IV (221–203), mais elle tirait une partie de sa richesse du commerce de la tortue. À ce titre, elle était exemplaire de ce qui, pour les Méditerranéens, faisait l'image de l'océan: les carapaces de ces reptiles, toutes variétés confondues, étaient travaillées et transformées à Socotra et, de là, exportées dans le monde entier, à Rome notamment, où on accordait un grand prix aux éléments de décoration qu'on pouvait en obtenir pour le mobilier (*Périple*, 30 ; Pline, *HN* IX, 39)²².

Au début de notre ère, l'île était sous administration arabe et faisait partie du royaume de l'Hadramaout, dont la capitale était à Šabwa, l'antique Sabota/Saubatha (Pline, *HN* VII, 155 ; Ptolémée, *Géographie*, VI, 7, 38). À cette époque aussi, la population était métissée de Grecs, d'Arabes et d'Indiens et son brassage était d'ailleurs représentatif de l'océan dans son ensemble ; elle était relativement peu nombreuse, si on en croit le *Périple*, mais l'île accueillait aussi de nombreux négociants venus de Mouza, sur le détroit de Bāb el-Mandeb, dans le royaume des Arabes sabéens, ou d'autres du Gujarat et de la côte de Malabar, qui venaient y échanger du riz ou des tissus indiens. Cette vocation de carrefour de l'océan, Socotra l'a conservée jusqu'à la fin de l'Antiquité, comme en témoigne la monumentale grotte de Hoq, proche de la côte nord-orientale de l'île. Les explorations qui y ont été menées à partir de décembre 2000 ont mis au jour une grande quantité d'inscriptions, de dessins et autres graffiti attribuables à des voyageurs venus du royaume d'Axoum en Éthiopie, de Palmyre en Syrie, d'Arabes du Sud, de Gréco-Romains d'Égypte, de Bactriens voisins des routes de la soie et enfin d'Indiens, lesquels constituent le groupe ethnique le mieux représenté ; elles font voir un trafic intense et continu entre le I^{er} siècle avant J.-C. et le VI^e siècle de notre ère²³. Sous le règne de Justinien, entre 518 et 527, le marchand nestorien Cosmas Indicopleustès signalait encore une activité soutenue à Socotra et observait le même mélange de voyageurs et de clercs issus de la Perse sassanide ou de la Méditerranée chrétienne (*Topographie chrétienne*, III, 65).

²¹ D'après FORBES H., *The Natural History of Sokotra and Abd-el-Kuri*, Londres: RH Porter (1903), p. 83.

²² Sur le travail et le commerce de la carapace de tortue (du type caret) et les données du *Périple de la mer Érythrée*, voir CASSON, *The Periplus of Maris Erythraei*, op. cit., n. 15, pp. 101–102.

²³ Le matériau a été réuni et discuté récemment dans le volume collectif dirigé par STRAUCH I., *Foreign Sailors on Socotra. The Inscriptions and Drawings from the Cave Hoq*, Brème: Hempen Verlag (2012).

Le détroit d'Hormuz apparaît pour la première fois dans nos sources à l'occasion du voyage de Néarque, quand celui-ci, en décembre 325, après avoir longé le pays des Mangeurs-de-Poisson (Ichtyophages), arrive en Carmanie, dans les frontières de l'actuel Iran, et mouille à l'embouchure du Mināb, petit fleuve côtier situé derrière le Ras al-Kuh (25°48' N., 57°18' E.), là où le golfe d'Oman s'infléchit fortement vers le nord. Le secteur (*chôros* en grec) est fertile et accueillant ; il porte le nom de Harmozia (Arrien, *Inde*, 33, 2), qui passera plus tard dans celui d'Hormuz et qui désigne aussi, dans l'Antiquité, une place portuaire et un promontoire (Ptolémée, VI, 8, 5). En face se dresse la masse d'un promontoire que les guides des Macédoniens désignent du nom de Makéta, à moins d'une journée de navigation, cap de la péninsule Arabique qui garde avec Harmozia l'entrée du détroit. Il s'agit du Ras Musandam, situé à 45 km environ, dans une enclave détachée du sultanat d'Oman, que les sources anciennes appellent aussi cap Maka ou Asabon. C'est de là que les Arabes acheminaient vers la Babylonie la cannelle et d'autres épices, qui prenaient ensuite le cours de l'Euphrate pour gagner les routes caravanières de Syrie et atteindre enfin les côtes méditerranéennes (Arrien, *Inde*, 32, 7). Avant de tenter lui-même la remontée du golfe Persique, dernier tronçon de son périple, Néarque apprend que l'armée d'Alexandre a fait étape à cinq jours de marche de la mer, en un lieu où le roi procède à une de ses ultimes fondations, celle d'Alexandrie de Carmanie (act. Khānuj ?). L'amiral y rencontre son souverain, avant de reprendre le commandement de la flotte vers les bouches de l'Euphrate et achever ainsi sa mission.

Pour les Grecs, l'épisode de la découverte d'Harmozia a revêtu une importance considérable, en raison de la rencontre de Néarque avec Alexandre, qui signait la réussite de la double expédition navale et terrestre, et parce qu'il leur a fait comprendre la géographie des mers bordières de l'Arabie. Il a contribué aussi, pour eux, à faire du golfe Persique une des portes de l'Inde et des mers du Sud, notamment pour qui venait d'Antioche ou de Palmyre. Il est significatif que les cartographes, d'Ératosthène à Ptolémée, aient ensuite donné au golfe, devenu familier, une forme arrondie, analogue à celle du Pont-Euxin, comme si les deux espaces étaient destinés, dans leurs représentations, à se répondre²⁴. Mais, à partir du I^{er} siècle avant notre ère, avec l'ouverture des voies de haute mer entre le golfe d'Aden et le Gujarat ou le Kerala, les bateaux en provenance du golfe Arabique pourront éviter le secteur d'Hormuz ; ainsi, l'auteur du *Périple de la mer Érythrée*, qui laisse le golfe Persique à sa gauche, se contente d'une mention rapide du détroit et des cultures perlières qui y prospèrent (chap. 35). Il faudra attendre l'émergence de la puissance abbasside, aux VIII^e et IX^e siècles, pour que la route du détroit devienne une des plus stratégiques de l'océan Indien.

Sri Lanka a tôt fonctionné comme une interface entre les parties occidentale et orientale de l'océan Indien. Son nom grec, Taprobane, est une transcription approximative du tamul Tāmpirapaṇṇi ; il était concurrencé par celui de

²⁴ Cf. à ce sujet GEUS K., *Eratosthenes von Kyrene, op. cit.* n. 7, p. 280. Le schéma cartographique d'Hérodote, évoqué plus haut (IV, 37), a pu jouer aussi.

Palaisimundu, qu'on trouve dans le *Périple* (chap. 61)²⁵. Les Méditerranéens en ont eu une première connaissance à l'occasion de l'expédition d'Alexandre, notamment au travers du rapport de mission d'Onésicrite, et l'île a d'abord été imaginée comme une terre immense, barrant vers le sud l'horizon de la terre habitée. Dans les représentations cartographiques qui suivront, à date hellénistique et impériale, Taprobane aura des dimensions considérables, au détriment de la péninsule indienne elle-même, comme on peut le voir sur la mappemonde de Ptolémée. C'est sous le règne de l'empereur Claude (41-54 après J.-C.) que, d'après Pline (*HN* VI, 81-91), l'île est rejointe directement par la voie hauturière depuis l'ouest. De cet épisode dateraient des relations diplomatiques entre Rome et les rois cinghalais. Mais les échanges commerciaux depuis les golfes Arabique et Persique se sont développés surtout via les comptoirs de l'Inde méridionale, notamment Mousiris, sur la côte du Kerala. Les fouilles archéologiques menées au cours des trois dernières décennies dans les principales places de commerce de l'île (à Mantai sur la côte nord-occidentale, à Anurādhapura, l'ancienne capitale, au centre, ainsi qu'à Tissamahārāma à l'extrême sud) attestent de l'intensité des importations en provenance de la Mésopotamie et de la Perse aux époques parthe et sassanide, mais aussi des royaumes indo-grecs, indo-scythes et koushan, au nord de l'Inde²⁶. La vocation internationale de Taprobane est encore affirmée au début du VI^e siècle par Cosmas Indicopleustès, qui signale la présence, dans les ports de l'île, de navires en provenance de Perse, d'Éthiopie et d'Inde (*Topographie chrétienne*, XI, 12). D'importants trésors monétaires romains, datables des IV^e et V^e siècles, éclairent par ailleurs la durée des relations avec la Méditerranée.

Parmi les produits qui s'échangeaient à Taprobane, le *Périple* mentionne les perles, les cristaux de roche, la mousseline et les écailles de caret. Fait exceptionnel dans la *Géographie*, Ptolémée (VII, 4) donne lui aussi une liste des ressources de l'île, comme le riz, le gingembre, le miel, le béryl et l'améthyste, mais également l'éléphant et le tigre ; son témoignage est capital, parce qu'il montre que Taprobane avait, pour ses lecteurs, un statut unique, qui justifiait l'évocation de sa richesse au milieu des tables de coordonnées. Le prestige de l'île explique aussi, d'ailleurs, que Ptolémée lui ait consacré une planche spéciale dans son atlas de cartes régionales (carte 12 de l'Asie), confirmant ainsi la place particulière qu'elle devait occuper dans la description des espaces maritimes du Sud.

²⁵ Sur l'île dans les sources antiques, voir FALLER S., *Taprobane im Wandel der Zeit. Das Śrī-Laikā-Bild in griechischen und lateinischen Quellen zwischen Alexanderzug und Spätantike*, Stuttgart: Franz Steiner Verlag, 'Geographica Historica, 14' (2000).

²⁶ On a une discussion complète sur les sources archéologiques et documentaires chez TOMBER R., *Indo-Roman Trade. From Pots to Pepper*, Londres: Bristol Classical Press (2008), pp. 144-147.